çant à la révolution de Février, dans lequel Gioberti repousse toutes les attaques contre l'Italie et le catholicisme. Ce livre passe, en Italie, pour son chef-d'œuvre.

Jésuite (LE), par l'abbé X***, auteur du *Maudit* (1865, 2 vol. in-8°). L'auteur a pris pour cadre la confession d'un vieux jésuite repentant; ce récit ne peut donc être qu'une fiction, mais les détails soignés et étudiés de près montrent assez que le narrateur connaissait à fond la matière. Le livre est divisé en cinq parties : les *Entraînements*, le *Beau jésuite*, l'*Ecueil*, le *Grand secret*, le *Réformateur*. Chaque partie correspond à une phase du jésuite, d'abord enfant, arraché doucement à sa famille seulement pour la période d'éducation, puis peu à peu séparé des siens, endoctriné pour rester dans l'ordre, malgré sa mère qui le réclame, et enfin enfermé dans un couvent de novices. L'ascétisme et l'isolement, l'obéissance passive, l'espionnage à tous les degrés, achèvent de dessécher le cœur du jeune homme, qui n'est plus qu'un cadavre quand il est jugé apte à faire partie de la sainte légion. Après quelques voyages à Rome, à Naples, à Paris, à Bruxelles, il est ordonné prêtre et prononce ses vœux. Mais dès que son instruction jésuitique est complète, une réaction s'opère en lui; tout ce qu'il a observé et tout ce qu'il a lu lui démontre que l'ordre marche au rebours de la civilisation moderne : il a été bien longtemps à s'en apercevoir. Alors il caresse la réalisation de ce qu'il croit un noble projet : il veut opérer une réforme de l'institut dans le sens des idées modernes. Le réformateur, après avoir cru un moment à la possibilité de son rêve, est bientôt dénoncé, condamné par un tribunal secret et jeté dans un *in-pace*, dont le retire une conspiration de carbonari.

Tel est le squelette du livre. Son défaut principal est d'être trop long; des chapitres entiers sont des hors-d'œuvre ou des répétitions; les caractères manquent de relief, les épisodes ne sont pas assez frappants. Malgré ces défauts, cette publication ne manque pas d'une certaine portée philosophique et morale.

Le but de l'auteur était de jeter une clarté nouvelle sur l'organisation, sur les principes, sur les tendances théocratiques de la célèbre société. Pascal, Eugène Sue, MM. Michelet et Quinet l'ont tour à tour attaquée à des points de vue divers; le thème n'était donc pas nouveau, mais on ne saurait trop le traiter. La preuve que ce livre est utile et ne manque pas d'un certain mérite, c'est que L. Veuillot l'appelle « une vermine, un gaz asphyxiant, une œuvre malhonnête, un travail infâme composé pour diffamer le clergé et la religion. »

Jésuites (CLÉMENT XIV ET LES), ouvrage de M. Crétineau-Joly (Paris, in-12). V. JÉSUS (histoire de la compagnie de).

JÉSUITESSE s. f. (jé-zui-tè-se — rad. *jésuite*). Religieuse d'une communauté qui a existé en Italie et en Flandre.

— Femme qui partage les doctrines, la morale des jésuites; qui est affiliée à la société de Jésus : *Il y a quelque chose de plus menaçant qu'un jésuite, c'est une* JÉSUITESSE. (E. Sue.)

JÉSUITIÈRE s. f. (jé-zui-tiè-re). Fam. Maison de jésuites; ordre entier des jésuites : *Ce collége est une* JÉSUITIÈRE. *Les charlatans de la* JÉSUITIÈRE *disent que l'homœopathie est la médecine spiritualiste.* (Proudh.)

JÉSUITIQUE adj. (jé-zui-ti-que — rad. *jésuite*). Qui a rapport, qui est propre, qui convient aux jésuites; hypocrite, astucieux : *Morale* JÉSUITIQUE. *Hypocrisie* JÉSUITIQUE. *Toutes les passions sont essentiellement* JÉSUITIQUES. (Balz.)

JÉSUITIQUEMENT adv. (jé-zui-ti-ke-man — rad. *jésuitique*). A la manière des jésuites, selon les habitudes attribuées aux jésuites; d'une manière astucieuse, pleine d'équivoques : *Pour exprimer une grande imposture, les Anglais disent : Cela est* JÉSUITIQUEMENT *faux.* (Montesq.)

JÉSUITISME s. m. (jé-zui-ti-sme — rad. *jésuite*). Système moral, social, religieux des jésuites; astuce, hypocrisie : *Le* JÉSUITISME, *passé maître en fait de transactions, a renoncé depuis longtemps à heurter de front les tendances modernes.* (Guéroult.) *Le* JÉSUITISME *a compromis le catholicisme.* (Quinet.)

JÉSUMI s. m. (jé-zu-mi). Hist. relig. Cérémonie dans laquelle les Japonais foulent la croix aux pieds.

JÉSUS s. m. (jé-zu). Image, représentation de Jésus enfant : *Il y avait sur la cheminée deux flambeaux entre lesquels était un Enfant* JÉSUS *en cire.* (Balz.)

— Hist. relig. *Société* ou *Compagnie de Jésus*, Ordre religieux fondé par Ignace de Loyola. ‖ *Chevalier de Jésus et de Marie*, Membre d'un ordre de chevalerie fondé à Rome en 1615. ‖ *Congrégation du Bon Jésus*, Congrégation religieuse fondée à Ravenne en 1326. ‖ *Filles de l'Enfant Jésus*, Congrégation fondée à Rome en 1661. ‖ *Congrégation de Jésus*, Association formée en Ecosse, par les réformateurs, au XVIe siècle.

— Métrol. *Jésus dévalisé*, Monnaie de Genève, où figurait le monogramme du Christ.

— Argot. Jeune garçon que l'on dresse au vol et à la débauche.

— Comm. *Papier jésus* ou simplement *jésus*, Sorte de papier de grande dimension, dont la marge portait autrefois les lettres J. H. S., monogramme de Jésus : *Un beau volume imprimé sur* JÉSUS.

— Interjectiv. *Jésus. Mon Jésus! Doux Jésus! Jésus Maria!* Exclamation de surprise, de frayeur, d'admiration : JÉSUS! *dit vivement Fleur-de-Lis au capitaine, regardez donc, beau cousin, c'est cette vilaine bohémienne à la chèvre.* (V. Hugo.)

JÉSUS, c'est-à-dire **le Sauveur**, le fils de Dieu, suivant les Evangiles, et le Messie prédit par les prophètes. Conçu dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, il vint au monde dans une étable de Bethléem, pendant le douzième consulat d'Auguste, l'an du monde 4004 (25 décembre), suivant la chronologie vulgaire. Ses parents, Joseph et Marie, l'emmenèrent en Egypte, pour le soustraire au massacre des Innocents, ordonné, dit-on, par Hérode, et ils demeurèrent dans ce pays jusqu'à la mort de ce prince. Mais craignant la tyrannie d'Archélaüs, ils n'allèrent point en Judée, et se retirèrent à Nazareth de Galilée. L'enfant divin avait douze ans lorsqu'ils le menèrent à Jérusalem pour célébrer la Pâque; il resta dans le Temple à leur insu, et lorsqu'ils retournèrent pour le chercher, ils le trouvèrent discutant au milieu des docteurs et les confondant par la profondeur de ses discours. C'est tout ce que le texte sacré nous apprend des premières années de Jésus. Dans la quinzième année du règne de Tibère, Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies, commença de prêcher la pénitence le long du Jourdain, en baptisant et en annonçant le Messie. Jésus vint à lui pour être baptisé, et au moment où il sortait de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe. Jean-Baptiste le désigna alors à la foule comme celui qui était prédit par les Ecritures et attendu par les Juifs. Avant de commencer sa mission, Jésus alla jeûner pendant quarante jours dans le désert et y repousser les tentations de Satan. Puis il parcourut la Judée et la Galilée, annonçant la *bonne nouvelle*, entraînant les populations à sa voix, confirmant sa mission par des miracles éclatants, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts, chassant les démons du corps des possédés, apaisant les flots soulevés, multipliant les pains, etc. Parmi ses disciples, il en avait choisi douze pour être les *apôtres* des nations. Au commencement de la quatrième année de sa mission, il vint pour la dernière fois à Jérusalem, où ses enseignements avaient déjà soulevé contre lui les princes des prêtres et les pharisiens, célébra la cène avec ses disciples, fut livré à ses ennemis par Judas, mené devant le pontife, puis devant Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, condamné à mort, flagellé, couronné d'épines et enfin crucifié entre deux larrons. A sa mort, le ciel s'obscurcit, la terre trembla, le voile du Temple se fendit, les tombeaux s'ouvrirent. Puis il ressuscita le troisième jour, apparut à ses disciples pour leur donner ses derniers enseignements et leur promit, avant de s'élever au ciel, d'être avec eux et avec l'Eglise chrétienne jusqu'à la consommation des siècles. Les monuments de la vie de Jésus sont les *Evangiles*, les *Actes* et les *Epîtres des apôtres*.

Nous venons de résumer rapidement, au point de vue orthodoxe, catholique, le récit de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus. Nous allons maintenant entrer dans le domaine de la philosophie et de la critique historique, en nous appuyant sur les autorités les plus compétentes, aussi bien que les plus impartiales.

— I. SOURCES DE LA VIE DE JÉSUS. Les sources païennes de la vie de Jésus se réduisent à très-peu de chose. Il y a un passage de Suétone où l'on a cru qu'il s'agissait de Jésus-Christ. Cet historien raconte que l'empereur Claude « chassa de Rome les juifs qui s'agitaient continuellement d'après les excitations de Chrestus (*Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantes Roma expulit*). » Quelques commentateurs ont pensé que Suétone, comme beaucoup de Romains de cette époque, avait confondu les juifs avec les chrétiens, que c'était de ces derniers qu'il avait voulu parler, et que Chrestus, qu'il leur donne pour chef, n'était autre que Jésus-Christ, dont il avait altéré le nom. Cette interprétation paraît fondée. Il en résulte qu'il y aurait eu à Rome, du temps de Claude, un certain nombre de chrétiens d'origine juive, pris pour des juifs, et qui auraient commencé à faire connaître au monde romain le nom du fondateur de leur secte.

Il y a un passage bien plus décisif; c'est celui où Tacite raconte que Néron, à la suite de l'incendie de Rome, fit mettre à mort un grand nombre de chrétiens, et il explique que cette secte tirait son nom d'un nommé *Christus*, « qui, sous le règne de Tibère, fut condamné au supplice par le procurateur Ponce-Pilate (*auctor nominis ejus Christus Tiberio imperitante per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat*). » Nous avons là une constatation certaine de la communauté chrétienne, lors d'un événement connu, arrivé l'an 69 de l'ère vulgaire. Tacite ne nous fait pas connaître quelles étaient les croyances et les mœurs des membres de cette communauté; mais il nous donne le nom du fondateur de la secte, l'époque de sa mort, le nom du magistrat par lequel elle fut ordonnée. Il est donc bien établi que les chrétiens de Rome dont parle Tacite vénéraient comme auteur de leur religion un personnage réel, ayant subi le dernier supplice sous le règne de Tibère, sous l'administration de Pilate. Ces hommes pouvaient n'avoir pas connu Jésus; mais, comme la distance qui les séparait de lui était peu considérable (environ trente-six ans), il est bien probable que plusieurs d'entre eux avaient connu des individus qui avaient été en relation avec Jésus, de sorte qu'il pouvait n'y avoir qu'une classe d'intermédiaires entre celui-ci et les chrétiens suppliciés sous Néron.

Passons aux sources juives de la vie de Jésus. Nous trouvons dans l'historien Josèphe, qui écrivait vingt ans après la mort de Jésus, un court passage, mais explicite et significatif. « En ce temps-là, dit-il (c'est-à-dire au temps de Pilate), était Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme, car il faisait beaucoup de merveilles. Il enseignait la vérité à ceux qui prenaient plaisir d'en être instruits; et il attira à lui beaucoup de juifs et même de gentils : il était le Christ. Il fut accusé devant Pilate par les principaux de notre nation, et Pilate le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé auparavant ne cessèrent pas de l'aimer, parce que, trois jours après, il se fit voir à eux de nouveau vivant. Les saints prophètes avaient prédit ces choses de lui et plusieurs autres merveilles, et la secte des chrétiens, qui de lui a pris son nom, subsiste encore à présent. »

L'authenticité de ce passage, qu'on peut lire au chapitre V du livre XVIII des *Antiquités judaïques*, est généralement contestée. Un témoignage si formel, a-t-on dit, où tout ce qui peut élever Jésus et assurer sa gloire est formulé avec tant de précision, peut-il venir d'un juif de race sacerdotale, pharisien de secte et sacrificateur, car Josèphe était tout cela? Il a vécu et il est mort juif, juif convaincu, opiniâtre, d'ailleurs très-occupé de politique et tenant un rang distingué à la cour des empereurs. C'est sous le règne de Domitien qu'il a écrit son livre des *Antiquités judaïques*, et il était trop attentif à se ménager la faveur impériale pour exalter le chef d'une religion dont l'empereur était l'ennemi déclaré. Ce passage, d'ailleurs, rompt le fil de la narration, n'a nulle liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit, et cela seul est une objection à laquelle il n'est pas aisé de répondre. Dans ce qui précède, Josèphe raconte une sédition des juifs contre Pilate, et dans ce qui suit « un autre accident fâcheux, qui, dit-il, causa un grand trouble. » Ces mots « un autre accident » ne peuvent avoir rapport qu'au premier, qui était la sédition. Le témoignage relatif à Jésus n'a nul rapport avec ces deux événements, liés l'un à l'autre par les termes mêmes de l'historien. Or, Josèphe prouve trop, dans tout son ouvrage, combien il possède l'art de mettre chaque chose à sa place, pour qu'on puisse croire qu'il a gâté par un tel arrangement l'ordre et la netteté de la narration. On ajoute que, dans leurs nombreuses polémiques contre les juifs et les païens, saint Justin, Tertullien, Origène ne citent pas ce passage de Josèphe. Est-ce que saint Justin, dans sa longue dispute avec Tryphon, aurait négligé de confondre les juifs par le témoignage de leur propre histoire? Quant à Origène, il parle de Josèphe, mais en des termes qui tranchent la question. « Josèphe, dit-il, n'a pas reconnu que notre Jésus fût le Christ. » De toutes ces raisons, la plupart des critiques croient pouvoir conclure que le passage de Josèphe sur Jésus est interpolé, et qu'il faut le mettre au rang des fraudes pieuses des premiers chrétiens.

M. Renan, cependant, n'adopte pas cette conclusion. Il se borne à admettre que le passage a été retouché par une main chrétienne. « Les courtes notices de Josèphe sur Jésus, sur Jean-Baptiste, sur Juda le Gaulonite, sont, dit-il, sèches et sans couleur. On sent qu'il cherche à présenter ces mouvements, si profondément juifs de caractère et d'esprit, sous une forme qui soit intelligible aux Grecs et aux Romains. Je crois le passage sur Jésus authentique dans son ensemble. Il est parfaitement dans le goût de Josèphe, et si cet historien a fait mention de Jésus, c'est bien comme cela qu'il a dû en parler. On sent seulement qu'une main chrétienne a retouché le morceau, en y ajoutant quelques mots sans lesquels il eût été presque blasphématoire, peut-être aussi en retranchant ou modifiant quelques expressions. Il faut se rappeler que la fortune littéraire de Josèphe se fit par les chrétiens, lesquels adoptèrent ses écrits comme des documents essentiels de leur histoire sacrée. Il s'en répandit, probablement au IIe siècle, une édition corrigée selon les idées chrétiennes. »

Le Talmud n'offre sur Jésus qu'un seul passage qui soit considéré comme historique. Il s'agit de la procédure suivie contre le *séducteur* (*mésith*), qui cherche à porter atteinte à la pureté de la religion. Cette procédure est exposée en détail dans le Talmud. Le guet-apens judiciaire y est érigé en partie essentielle de l'instruction criminelle. Quand un homme est accusé de *séduction*, on aposte deux témoins que l'on cache derrière une cloison; on s'arrange pour attirer le prévenu dans une chambre contiguë, où il puisse être entendu de deux témoins sans que lui-même les aperçoive. Alors on lui fait répéter son blasphème. On l'engage à se rétracter. S'il persiste, les témoins qui l'ont entendu l'amènent au tribunal, on le lapide. Le Talmud ajoute que ce fut de la sorte qu'on se comporta envers Jésus, qu'il fut condamné sur la foi de deux témoins qu'on avait apostés; que le crime de *séduction* est, du reste, le seul pour lequel on prépare ainsi les témoins. « Quand on songe, dit M. Gouatz, que les procès contre les séducteurs religieux étaient très-rares dans le dernier siècle du second temple, et qu'on n'en connaît guère d'autre exemple que celui de Jésus; quand on sait, en outre, avec quelle fidélité scrupuleuse fut rédigée la partie *halachique* (les lois traditionnelles) du Talmud, on ne saurait admettre qu'on eût adopté à la légère cette tradition sur le procès célèbre que les Evangiles ont entouré de tant d'accidents invraisemblables et impossibles. »

On voit à quoi se réduisent les sources païennes et juives de la vie de Jésus. Pour connaître les actes et l'enseignement du fondateur du christianisme, nous n'avons pas, en réalité, d'autres documents que les Evangiles. Nous avons examiné ailleurs la question de la nature de ces documents (v. EVANGILES). Bornons-nous à rappeler ici que ces écrits, par le caractère légendaire d'un grand nombre des récits qu'ils contiennent, n'appartiennent pas à l'histoire proprement dite. Ce sont des traditions que l'Ecriture a fixées, où l'imagination a pris une part au moins égale à celle de la mémoire, où le fond historique est à démêler par les efforts de la critique, sous les additions mythiques dont il est couvert. Nous devons dire, en outre, que nous avons dans les Evangiles deux relations de la vie de Jésus : la relation des Evangiles synoptiques, et celle de l'Evangile selon saint Jean, et que ces deux relations paraissent, au premier abord, être indépendantes l'une de l'autre et n'avoir rien de commun.

— II. DU CADRE EXTÉRIEUR DE L'HISTOIRE DE JÉSUS. « Trois grandes questions, dit M. Sabatier, embrassent la vie de Jésus, et résument tous les problèmes qu'on y rencontre : 1° du théâtre et de la durée du ministère de Jésus; 2° du développement dramatique de sa vie; 3° de l'essence de son enseignement. Par une marche progressive allant du dehors au dedans, ces trois questions reviennent à déterminer : d'abord, le *cadre extérieur*, puis l'*organisme interne*, et enfin la signification de la vie de Jésus. » Nous adopterons cette division, qui nous paraît très-bien répondre à l'objet de cet article, et nous examinerons d'abord la question du cadre extérieur de la vie publique de Jésus.

Les deux relations dont nous avons parlé, la relation synoptique et la relation johannique, nous présentent deux cadres très-distincts de la vie publique de Jésus; elles ne semblent s'accorder ni sur la scène principale de son activité, ni sur la durée de son ministère. Le cadre des synoptiques est le plus simple. Après que Jean-Baptiste a été jeté en prison, Jésus, qui revient du désert, prêche l'Evangile de Dieu en Galilée. Capharnaüm est le centre d'où il rayonne dans toute la contrée, prêchant et guérissant les malades. Déjà il mange avec les péagers, déjà il parle contre le jeûne; il veut qu'on ne mette pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, il excuse ses disciples d'avoir arraché des épis un jour de sabbat, il s'écrie : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat, » et lui-même il guérit un malade en pleine synagogue pendant le jour consacré au Seigneur. Aussi, « les pharisiens tiennent conseil avec les hérodiens pour le faire mourir. » La lutte ainsi commencée ne cessera plus. Bientôt, « les scribes venus de Jérusalem » l'accusent de chasser les démons par le chef des démons, tandis que sa famille incrédule veut l'enfermer comme un insensé. Sa ville natale se montre tellement rebelle à son influence, qu'il ne peut y faire aucun miracle. D'autre part, il étend son action en envoyant évangéliser les douze. Le roi Hérode, qui a tué le Baptiste, entend parler de lui et en tremble. « Les pharisiens et quelques-uns des scribes venus de Jérusalem » lui reprochent de négliger les ablutions traditionnelles; il les traite rudement et prononce cette grande parole : « Aucune chose du dehors ne peut souiller l'homme. » A leur demande d'un signe dans le ciel, il répond : « En vérité, aucun signe ne sera accordé à cette génération perverse. » Mais nous arrivons à la grande crise de sa vie : se trouvant tout au nord de la Galilée, dans une contrée païenne, il interroge ses disciples sur ce que les gens disent de lui. La foule le prend pour le Baptiste ressuscité, ou pour Elie, ou pour l'un des prophètes; mais Pierre le proclame le Messie. « Et il leur fit des remontrances pour qu'ils ne dissent à personne qu'il était le Messie, et il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup et qu'il fût mis à mort. » « Si quelqu'un veut venir après moi, ajoute-t-il, qu'il prenne sa croix et me suive. » Six jours après cette révélation, pendant qu'il descend d'une montagne où il a été transfiguré, il explique à ses disciples que s'il faut, comme ils le croient, qu'Elie vienne avant le Messie, il est déjà venu dans la personne du Baptiste. Mettant sur-le-champ à exécution ses tragiques projets,

il traverse incognito la Galilée, puis la Pérée, et se met en route pour Jérusalem. Or, ils étaient terrifiés, et il y en avait qui le suivaient avec effroi. « Voici, leur dit-il, nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme va être livré aux prêtres et aux scribes et condamné à mort. » A peine arrivé dans la ville sainte, aux cris d'hosanna de ses disciples (cinq ou six jours avant la Pâque), il chasse les vendeurs du temple et provoque les autorités et les divers partis dans de vives discussions, qui aboutissent (comme il l'a prévu) à sa condamnation et à sa mort.

La relation synoptique peut, selon M. Colani, se résumer ainsi qu'il suit : « Pendant un temps indéterminé, Jésus prêche en Galilée la bonne nouvelle du royaume de Dieu, sans y mêler aucune idée messianique. Ses hardies prédications lui attirent l'inimitié des pharisiens de la contrée, auxquels se joignent « les scribes venus de Jérusalem; » on pourrait presque croire à une commission envoyée officiellement par le sanhédrin pour se renseigner sur son compte. Un jour, enfin, il se reconnaît le Messie, mais en annonçant à ses disciples que le Messie aura un sort diamétralement opposé à celui qu'ils espèrent. Il doit et veut mourir. Sa résolution s'affermit si bien qu'aussitôt après la nuit où ses saintes pensées ont paru le transfigurer, il va à Jérusalem se livrer à ses ennemis, dans la semaine de Pâques.

Passons à la relation johannique. Elle nous place d'abord dans le désert au delà du Jourdain. Le premier jour, le Baptiste rend témoignage au futur Messie devant les envoyés du sanhédrin; le deuxième, il s'écrie en voyant Jésus : « Voilà l'agneau de Dieu; » le troisième, il lui cède deux de ses disciples; le quatrième, Jésus, voulant retourner en Galilée, rencontre Nathaniel; le septième ou peut-être le huitième, il « manifeste sa gloire, » il ouvre son ministère par le miracle de Cana, bien avant que le Baptiste soit arrêté. Après cela, il se rend avec sa famille et ses disciples à Capharnaüm, où il reste peu de jours. Tout cela se passe au printemps, immédiatement avant la Pâque qui ouvre notre *première année*. Jésus se rend à Jérusalem; il y chasse les vendeurs du temple, et il s'y entretient avec Nicodème. Il « séjourne » en Judée et y baptise, tandis que Jean continue, lui aussi, son ministère et prononce cette belle parole : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Mais, dès que Jésus sait qu'il attire l'attention des pharisiens, il quitte la Judée et se rend en Galilée par la Samarie, où il s'entretient avec la femme de Sichem : c'est quatre mois avant la moisson, donc en décembre, et, par conséquent, Jésus, qui est allé à Jérusalem en mars, vient de passer *neuf mois en Judée*. De retour dans la Galilée, qu'il ne regarde point comme sa patrie, mais dont les habitants l'accueillent parce qu'ils ont vu tout ce qu'il a fait à Jérusalem pendant la Pâque dernière, Jésus guérit à Cana le fils de l'officier royal. Bientôt cependant il retourne à Jérusalem pour « une fête des juifs, » qui paraît être la fête de Purim, au milieu de mars; mais ayant guéri le paralytique de Bethsaïda un jour de sabbat, et ayant affirmé hautement son caractère de Fils de Dieu, il excite au plus haut point la colère des Juifs. Aussi revient-il se réfugier en Galilée, où nous le trouvons sur le bord du lac de Tibériade, aux approches de la Pâque qui ouvre notre *seconde année*. Il multiplie les pains, marche sur la mer, se déclare dans la synagogue de Capharnaüm le pain descendu du ciel, ce qui scandalise ses auditeurs et en éloigne un grand nombre. Et, après cela, Jésus, nous dit-on, parcourait la Galilée, car il ne voulait point parcourir la Judée, parce que les Juifs voulaient le faire mourir; cela dura jusqu'à la fête des Tabernacles, en octobre. Alors, après un séjour total de *neuf à dix mois en Galilée*, interrompu seulement par un pèlerinage à la fête de Purim, Jésus quitte pour toujours cette province. Il se rend en cachette à Jérusalem et paraît soudain dans le temple au milieu de la fête, pour rappeler aux habitants de Jérusalem qu'ils ont voulu le tuer, il y a sept mois, parce qu'il a guéri un paralytique. Le peuple se divise à son sujet; les huissiers mêmes du Temple sont ébranlés. Après des discussions et des prédications, il guérit l'aveugle de naissance. Il est encore à Jérusalem lors de la fête de la Dédicace, en décembre. Les Juifs veulent le lapider; il s'échappe de leurs mains, et après ce séjour d'un peu plus de *deux mois à Jérusalem* il se retire au delà du Jourdain, dans la contrée où il a d'abord rencontré le Baptiste. Il est rappelé en Judée, à Béthanie, par la mort de Lazare, qu'il ressuscite. Mais, n'osant se montrer ouvertement, il va vivre quelque temps à Ephraïm, près du désert de Juda, à trois lieues de Jérusalem. Il y reste jusqu'aux approches de la Pâque, ce qui nous donne, *pour le séjour au delà du Jourdain et maintenant en Judée, trois mois*. Enfin, il monte à Jérusalem, cinq jours avant la Pâque, et il y est crucifié le jour même qui clôt notre seconde année.

Pour concilier la relation synoptique et la relation johannique, il n'y a qu'un moyen : il faut adopter le cadre de celle-ci, qui est de beaucoup le plus compliqué, et y faire entrer celui des trois Evangiles. Presque tout ce qu'ils racontent de Jésus, sa vie galiléenne tout entière, on le placera dans les dix mois que Jean accorde à cette province. En d'autres termes, entre leur récit du baptême et de la tentation, d'une part, et, d'autre part, les premières prédications qu'ils mentionnent, on intercalera les neuf mois passés dans la Judée, dont ils ne savent rien. Puis leur récit marchera parallèlement à celui de Jean, si ce n'est qu'ils ignorent totalement les six derniers mois de la vie de Jésus, passés à Jérusalem, au delà du Jourdain et à Ephraïm, et qu'ils le font aller directement de Galilée à Jérusalem, pour y rester seulement la semaine avant la Pâque. M. Colani représente la combinaison des deux récits par le tableau suivant :

Relation johannique.	*Relation synoptique.*
Baptême.	Baptême et tentation.
Neuf mois en Judée. .	(Lacune).
Dix mois en Galilée. .	Ministère de Galilée.
Six mois à Jérusalem, au delà du Jourdain et à Ephraïm. . . .	(Lacune).
Une semaine à Jérusalem.	Une semaine à Jérusalem.

A l'idée de prendre le cadre et la chronologie de Jean pour base d'une histoire de Jésus, des objections sérieuses ont été faites. Elles sont tirées du caractère dogmatique de cet Evangile, qui jette les doutes les plus légitimes sur son authenticité, et qui fait descendre au second siècle l'époque de sa rédaction. Toutefois, on peut admettre que la chronologie johannique appartienne à une tradition plus exacte que les discours prêtés par l'auteur du quatrième Evangile à Jésus et à ses interlocuteurs. Il n'y a rien que de naturel à distinguer dans la relation qui porte le nom de Jean : 1° le cadre de la vie publique de Jésus, lequel serait vraiment historique, et aurait été fidèlement conservé par la mémoire ou même peut-être par des notes écrites; 2° les éléments christologiques et théologiques dont le sentiment religieux d'un chrétien mystique du IIe siècle aurait rempli ce cadre. Il est certain que l'insuffisance de la relation synoptique, au point de vue de la chronologie, et certains indices qu'elle renferme mènent la critique à chercher dans le quatrième Evangile (où chercherait-elle ailleurs?) ce qu'on peut appeler la charpente de l'histoire de Jésus.

D'abord, on n'a qu'à parcourir un instant l'un des trois premiers Evangiles pour voir que le cadre de la relation synoptique n'a rien de fixe ni de précis. Les faits sont racontés d'une manière vivante et quelquefois pittoresque; mais ils restent flottants dans un milieu indécis. Ils sont juxtaposés, mais ne sont point liés. Nos évangélistes paraissent se soucier fort peu des détails extérieurs de topographie ou de chronologie. Les transitions dont ils usent sont celles des contes enfantins, excessivement simples et naïves, mais absolument insignifiantes. Ce sont des locutions vagues et générales, que l'on comprend fort bien dans une histoire traditionnelle, mais qui ne précisent rien et surtout ne veulent rien préciser. Ce ne sont point des renseignements : elles en tiennent la place. On trouve bien, il est vrai, des formules en apparence plus significatives, comme celles-ci : *le jour suivant*, ou bien : *six jours après*. Mais fussent-elles exactes, ces indications ne sauraient nous servir, l'auteur ayant oublié de nous marquer le point de départ.

Certains indices, que révèle une lecture attentive, montrent dans la relation synoptique des lacunes qui appellent un complément. Des témoignages des trois premiers Evangiles eux-mêmes, il semble possible d'inférer que la vie publique de Jésus ne s'est pas passée continuellement en Galilée, et qu'il a dû faire plusieurs voyages à Jérusalem. Le récit du dernier voyage offre des particularités frappantes. Jésus n'arrive pas comme un hôte inconnu en pays étranger; il se conduit avec une aisance, une familiarité surprenantes. Relisez les ordres qu'il donne en s'approchant de Bethphagé et ceux qui concernent la préparation du souper pascal; son onction à Béthanie; l'hospitalité qu'il reçoit chez plusieurs familles de ces petits villages; à Jérusalem même, il a quelques disciples, comme Joseph d'Arimathie. Tous ces faits ne supposent-ils pas des visites antérieures? Jésus considérait certainement la Judée, aussi bien que la Galilée, comme le théâtre de son ministère. Nos trois évangélistes mentionnent spécialement parmi les foules qui suivaient Jésus des habitants de la Judée et de Jérusalem. Des émissaires envoyés de Jérusalem le suivent et l'observent en Galilée. Quelque fréquents et étroits que l'on suppose les rapports existant entre ces deux provinces, ces faits ne peuvent être suffisamment expliqués que par une activité de Jésus plus ou moins longue en Judée. Ajoutons ici quelques récits nouveaux de Luc, plus décisifs encore : deux excursions de Jésus en Samarie et sa visite dans la maison de Marie et de Marthe, bien avant son dernier voyage. Ces faits trouvent dans les paroles mêmes de Jésus une confirmation qui leur donne, selon plusieurs critiques, une certitude invincible. En réalité, Jésus ne perd jamais de vue la ville sainte; elle reste l'objet constant de ses préoccupations. Le sermon sur la montagne est déjà plein d'allusions à Jérusalem et au temple. La Judée est toujours dans son horizon, et c'est vers elle que s'élève toujours son regard. Tout fait supposer qu'il n'a point négligé les occasions de s'y rendre. Une mélancolique et solennelle parole nous a été conservée et semble attester qu'il l'a visitée bien des fois : *Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous son aile, et tu ne l'as pas voulu!* Il paraît bien naturel d'entendre au sens littéral cette expression *enfants de Jérusalem*; il est difficile d'admettre avec Baur que les enfants de Jérusalem, pour Jésus, ce soient tous les habitants de la Palestine et surtout ceux de la Galilée. On peut croire, enfin, que les trois premiers Evangiles ont placé dans les derniers jours de la vie de Jésus des discours prononcés à Jérusalem, mais antérieurement, par exemple le discours contre les pharisiens (Matth., XXIII), les discussions sur l'autorité de Jean-Baptiste, sur la résurrection, sur le denier de César, sur le fils de David. Il est impossible de resserrer tous ces faits dans l'espace de six jours. D'ailleurs, le fragment inséré par Luc dans son récit, et qu'on ne trouve pas chez les deux premiers évangélistes, nous présente un grand nombre de faits qui brisent le cadre trop étroit de la relation synoptique et supposent plusieurs voyages de Jésus à Jérusalem.

De ce qui précède, comme de certaines indications chronologiques qui tendent à établir une concordance fort curieuse entre Luc et Jean sur la question du cadre extérieur de la vie publique de Jésus, on peut conclure, avec M. Sabatier, que les données synoptiques conduisent à la relation johannique, qui vient heureusement les compléter; que Jésus enseignait en Judée, en Galilée, en Samarie; qu'il parcourut en divers sens la Palestine, depuis les environs de Tyr et de Sidon jusqu'à l'embouchure du Jourdain; que, cependant, la Galilée, dans le commencement de son ministère, et la Judée, vers la fin, furent plus spécialement le théâtre de son activité; qu'il fit plus d'une visite à Jérusalem; que son ministère dura plus d'une année, mais qu'il ne dura pas plus de trois ans; que, selon toute probabilité, il commença en l'an 28 de l'ère vulgaire, et finit à la Pâque de l'an 30.

— III. DÉVELOPPEMENT DRAMATIQUE DE LA VIE DE JÉSUS. Comme l'ont remarqué tous les critiques, et comme nous venons de le dire, les Evangiles synoptiques frappent immédiatement par un certain désordre dans le récit et par un aspect un peu chaotique. Il semble difficile d'y découvrir des traces certaines d'un vrai développement. Mais il est dans cette histoire un point fixe, déterminé depuis longtemps avec une entière certitude, et qu'il suffit de mettre en pleine lumière pour éclairer en même temps tout le cours de la vie de Jésus. Nos trois récits courent assez libres et assez indépendants à leur début; puis, à un certain moment et presque tout à coup, ils se joignent et ne se quittent plus. Cette rencontre, observée depuis longtemps, a lieu au chapitre XVI de Matthieu, VIII de Marc et IX de Luc. Ces trois chapitres se rapportent à un moment unique de la vie de Jésus. Ils racontent les mêmes faits : la multiplication des pains, et les discours qui l'accompagnent et la suivent; la scène du chemin de Césarée et la confession de Pierre; la transfiguration de Jésus et son départ pour Jérusalem. Tous ces faits se passent à la fin du ministère de Jésus en Galilée; ils sont l'expression d'une crise profonde et en ont gardé un caractère tout spécial de solennité qui frappe le lecteur le moins attentif. Jésus a rompu définitivement avec l'esprit national de son peuple. « Vous savez, dit-il aux pharisiens, très-bien distinguer les signes du ciel, et vous ne savez pas discerner les signes des temps; cette race incrédule demande un miracle, mais elle n'aura d'autre signe que celui du prophète Jonas. » Son ministère et sa destinée ont pris enfin une tournure décisive.

Mais le moment central de cette grande crise, le point qui fait la séparation entre deux périodes de la vie de Jésus, se trouve dans la scène du chemin de Césarée. Jésus demande à ses disciples ce que les foules disent de lui, pour mieux savoir ce qu'ils pensent eux-mêmes. « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » répond Simon Pierre. Jésus se réjouit un instant de la foi de ses disciples. « Bienheureux es-tu, Simon, s'écrie-t-il, car ce n'est pas la chair et le sang, mais mon Père céleste qui te l'a révélé. » Mais cette joie est pleine d'une profonde mélancolie. Pour la première fois, il prédit clairement à ses disciples ses souffrances et sa mort, et se prépare à monter à Jérusalem pour y accomplir son sacrifice. Il y a donc là, comme le remarque très-bien M. Sabatier, deux moments dignes d'attention : l'un, la confession de Pierre, finit et commence une période; l'autre, la prédiction de Jésus, en inaugure une nouvelle.

Une chose bien frappante, c'est que le quatrième Evangile s'accorde ici de tous points (ce qui lui arrive rarement) avec la relation synoptique. Avare de tous détails sur l'activité galiléenne de Jésus, il relève avec un soin jaloux le moment critique que nous venons de marquer. Le chapitre VI de cet Evangile peut être mis à côté des trois autres cités plus haut. A ce moment, les quatre récits se touchent et se pénètrent. Jean nous raconte avec sollicitude ces dernières scènes de la vie de Jésus en Galilée. Nous retrouvons dans son récit tous les éléments de la tradition synoptique : la multiplication des pains, l'effervescence de l'enthousiasme populaire et son refroidissement subit, l'apaisement de la tempête, la demande d'un signe messianique, la réponse toute spirituelle de Jésus qui équivaut bien à un refus, la confession de Pierre, les perspectives ouvertes sur ses souffrances et sa mort. Ainsi, si dans les Evangiles il est un point incontestablement historique, c'est bien la crise par laquelle se termine le ministère de Jésus en Galilée. C'est là qu'il faut voir le *nœud* principal de toute cette histoire.

En prenant la crise du chemin de Césarée pour point de repère, M. Sabatier est amené à établir une division assez naturelle de la vie de Jésus. D'abord, cette crise n'arrive point brusquement; elle est la conséquence naturelle de la lutte que, depuis assez longtemps, Jésus soutenait contre les pharisiens de Galilée; elle est le point où aboutit une période d'antagonisme décidé entre Jésus et le judaïsme. Dans cette période, Jésus se prononce contre la loi et les coutumes traditionnelles, se montre hostile à la théocratie juive, et forme déjà, au sein du peuple, une petite communauté tout à fait indépendante, qui doit conserver son esprit et continuer sa mission.

Mais Jésus n'avait pas débuté par cette rupture avec la tradition du passé. Cette période de lutte, qu'on peut appeler *révolutionnaire*, avait été précédée d'une période de prédication sereine et joyeuse que M. Renan a qualifiée de *délicieuse pastorale*, et qu'on peut appeler *évangélique*. Le ministère de Jésus, à l'origine, n'a rien de révolutionnaire. On le voit au bord du Jourdain se faire baptiser par Jean *pour accomplir toute justice*; il annonce la prochaine venue du royaume des cieux; oubliant les menaces du Baptiste, il ne parle que de joies, de consolations et d'espérances. Sa prédication est une *bonne nouvelle*; il annonce l'*an favorable* du Seigneur; il guérit les malades; il compatit à toutes les douleurs et partage toutes les joies; il s'assied à toutes les tables, à celle des péagers comme à celle des pharisiens, et sanctifie tout de sa présence. Le quatrième Evangile nous a gardé, dans le récit des noces de Cana, un souvenir de cette première période.

Enfin, à ces deux périodes de l'activité de Jésus en Galilée succède celle de son ministère à Jérusalem; c'est la dernière. On ne peut tenir grand compte des quelques visites que Jésus pouvait y avoir faites; la lutte ne s'était pas engagée; les adversaires n'avaient eu que le temps de se reconnaître. La lutte commence au dernier voyage; elle est la suite naturelle de celle de Galilée; elle se poursuit plus ardente, plus passionnée, plus personnelle. Le dénoûment en fut rapide et sanglant.

Ainsi, la vie publique si courte de Jésus se divise en trois périodes bien distinctes : 1° *première période galiléenne* ou *période évangélique*, commencement du ministère de Jésus en Judée et en Galilée; 2° *deuxième période galiléenne* ou *période révolutionnaire*, rupture de Jésus avec le judaïsme, fin du ministère de Jésus en Galilée; 3° *troisième période* ou *période de la passion*, ministère de Jésus à Jérusalem, ses dernières luttes, sa passion et sa mort.

La crise du chemin de Césarée est, avons-nous dit, le point central de la vie de Jésus. Nous y voyons ce fait qui domine tous les faits évangéliques, que Jésus s'est dit le Messie. Ce fait est d'ailleurs attesté par le nom même de Christ, qui s'est inséparablement attaché à son nom propre : *Christ*, on le sait, est la traduction grecque de *Messie*. Si Jésus s'est dit le Messie, il a dû nécessairement agir comme Messie et, pour se faire reconnaître ce titre, en remplir le rôle. La question qui se présente donc tout d'abord, lorsqu'on examine le développement dramatique de la vie de Jésus, est de savoir le sens que Jésus a donné à son titre de Messie, à son œuvre messianique. Là est la clef de son histoire. Malheureusement, il n'est pas facile de répondre à cette question, en raison des conflits de traditions dont on trouve les traces dans les Evangiles. Les solutions données à ce problème par les critiques indépendants sont très-contradictoires, et chacune allègue des textes en sa faveur. En prenant le titre de Messie, Jésus a dû nécessairement rattacher le sens qu'il donnait à ce titre aux espérances messianiques de sa nation, tout au moins à quelques-unes de ces espérances. Or, il paraît certain que, bien que le messianisme ne formât pas un corps de doctrine très-arrêté, le Messie, pour tous les Israélites, devait être roi d'Israël. C'était un prince théocratique, un souverain qui devait gouverner au nom de Jéhovah, un monarque dont le règne serait un règne de Dieu, mais qui devait réellement et littéralement occuper le trône de Jérusalem. Ce règne du Messie pouvait être conçu d'une manière plus religieuse par les uns, plus extérieure et plus grossière par les autres; tel aspirait à une époque où le culte du vrai Dieu s'établirait chez toutes les nations, tandis que tel autre rêvait une vie de travaux à l'ombre de sa vigne et de son figuier; mais, pour tous, Jérusalem devait former le centre du monde, le sol sacré de la Palestine devait être le siége de la royauté messianique.

Partant de ces données, un certain nombre de critiques estiment que Jésus, lorsqu'il s'est proclamé le Messie, a dû entendre et a entendu réellement les choses comme